

piton rocheux. Nous perçûmes aussitôt le danger que courrait l'innocente bête, qui allait se jeter quelques mètres plus loin, dans la gueule du loup. J'en connais plus d'un qui, en pareil cas, auraient alerté le chasseur. Mais nous préférâmes, en frappant tous ensemble dans nos mains, affoler l'isard, lui évitant ainsi une décharge meurtrière et lui permettant de dégringoler en vitesse le précipice et d'aller rejoindre ses deux autres compagnons fugitifs.

La suite de l'excursion prouvera (comme dans l'histoire de Pierre Bay... du Col de La Glère) qu'il ne faut pas trop se payer la tête des chasseurs d'isards. Une heure plus tard, après être descendus *directement* au Col de Contende, par la paroi N.-O. qui est raide, glissante, délicate même et que je ne recommande pas, nous nous rendîmes au Pic d'Arlet pour jouir de la vue sur le lac d'une part et, surtout sur le Castillo de Achert, d'autre part. En sui-

vant la large crête de pâturages qui conduit au Pic d'Arlet et qui domine le vallon de Baralet, nous fûmes interpellés par un groupe de cinq ou six chasseurs qui se trouvaient bien au-dessous de nous, au fond du vallon. Leur langage nous renseigna sur leur nationalité ; c'étaient des espagnols et ils n'avaient pas l'air du tout content. Ces gens-là ne nous pardonnaient pas de leur avoir fait rater les isards qui leur avaient donné tant de peine à approcher. Il est probable que si nous avions été auprès d'eux, ils nous auraient cherché querelle. Mais nous les dominions et pouvions les narguer de nos deux cents mètres de supériorité ; peu nous importait donc leur colère. Si leurs carnassières étaient vides, à l'actif de la S. P. I. par contre, nous pouvions marquer un premier succès : la vie sauve d'un isard.

D. G. B.

Spéléologie

L'OELH DE L'ARRIU

Quand on place son pied dans la gueule d'un gouffre béant pour se confier aux minces filins d'une échelle métallique, on ne songe guère au danger possible, ni à la fatigue certaine. De l'obscurité où se perd le regard, montent des vapeurs capiteuses qui enivrent délicieusement le cerveau et font frissonner d'aise les muscles avides d'aventure et d'action. Des ailes vous poussent au contact des grandes verticales. Toujours plus bas, toujours plus avant dans le noir. Ne jamais atteindre le fond sans cesse reculé, tel est le désir. Si les jeunes gens soupçonnaient pareille joie, il n'y aurait pas assez d'avens dans le monde pour les contenir.

Les grottes inondées, fussent-elles subhorizontales, exigent du spéléologue autrement de calme, de sang-froid et de résolution : elles l'exposent au découragement s'il n'est pas maître de ses déceptions. Car il en éprouve. Pour une rivière remontée jusqu'à sa source, combien de défaites en présence du siphon infranchissable. Sous les reflets d'un maigre falot interférant dans l'onde transparente, on imagine mille moyens chimériques de passer l'obstacle : scaphandre qu'on ne réalisera jamais, mine qui ne sautera jamais, submersible qui ne s'insinuera jamais dans ces mondes inconnus.

Dans un prochain numéro, je raconterai comment j'eus la chance de trouver, aux Castets, un siphon désamorcé par une sécheresse prolongée et de poursuivre, solitaire, de longues aventures. Quitte à convenir d'un échec navrant, je parlerai aujourd'hui de l'Oelh de l'Arriu. Cette résurgence sauvage pose un problème hydrogéologique si paradoxal qu'elle me passionne et me fascine malgré le peu que j'en connaisse.

A deux kilomètres de Rieulhès, un ruisseau sourd en tourbillonnant de trois griffons diversement étagés. A côté, une petite grotte : une salle haute, spacieu-

se, et c'est tout. Après l'avoir fouillée consciencieusement, l'entomologiste Gaudin l'avait abandonnée parce que trop sèche et incapable d'abriter le moindre insecte cavernicole et autres géotrechus. Toutes les murailles escaladées, tous les joints visités, ventre dans la boue et dos contre plafond, j'étais bien près de l'imiter lorsque, avec Sarding, président du S. C. P., je fus retenu par une remarque extraordinaire.

E. Martel et N. Casteret sont catégoriques à cet endroit. Sous terre comme sur terre, l'eau obéit à la loi inexorable et universelle de la pesanteur. Aujourd'hui elle voit le jour à tel niveau : mais, plus tard, lorsqu'elle se sera épuisée à tarauder cette roche, elle s'ouvrira une issue nouvelle au dessous de celle qu'elle abandonne. Que l'étroussure de la faille vous interdise de remonter directement le cours hypogée de la rivière, tentez de la rejoindre en amont, en cherchant, au plus haut, une galerie fossile : ne prospectez jamais plus bas. Or, en contradiction flagrante avec ce principe deux griffons de l'Oelh de l'Arriu bouillonnent au dessus du plancher de la caverne. Celle-ci a pourtant avec la source une commune origine. Alors ? Faut-il réviser l'opinion incontestée des maîtres de la Spéléologie ? Nullement. Observons attentivement. Le fait se concilie aisément avec la théorie. La loi reste la loi, mais, comme dirait Kipling, l'Oelh de l'Arriu, c'est une autre histoire.

Voici le plan de la grotte quand on progresse de l'extérieur vers le terminus : un gigantesque tumulus de rochers liés entre eux par de l'argile ; une cuvette profonde ; un deuxième tumulus de blocs soudés les uns aux autres par des concrétions compactes ; une deuxième cuvette remplie d'eau apparemment stagnante ; la muraille, enfin.

Il semble qu'on puisse expliquer ainsi la formation de ce sol étrangement bouleversé. A une époque relativement récente, un éboulement a obstrué

le porche : il en est résulté, derrière, un lac profond. Plus tard, à l'occasion d'un second cataclysme, un flot a émergé dans la nuit sombre, tandis que l'eau s'était déjà ménagé une nouvelle issue dans les calcaires fissurés. Avec une patience à faire pâlir Pénélope, elle élargissait sa nouvelle voie de fuite, calfaçait, soit avec son limon, soit avec la calcite flottante, le barrage intérieur, et, fière de sa ruse, chantait sa victoire dans les griffons.

De ce fait, la cuvette, que j'avais crue alimentée uniquement par les infiltrations de la muraille, c'était la rivière elle-même : une étroite fenêtrée entre deux siphons. Que je puisse abaisser et libérer le courant, et le passage serait ouvert, je pourrais m'enfoncer profondément dans la montagne. C'était simple... Mais qu'il y a loin de la coupe aux lèvres !

Je ne songeai pas un instant à amener le ruisseau dans son ancien lit. Les blocs des deux barrages étaient trop énormes et trop bien soudés les uns aux autres pour que cette entreprise ne me parut pas surhumaine. Mais pourquoi ne pas dégager les griffons ? Avec un peu de ténacité, cela paraissait possible. Je ne raconterai pas les longues séances que je passai, accroupi dans le bain glacial des quarante martyrs, à forer un boyau convenable. De temps en temps, pour me réchauffer et soutenir mon enthousiasme, j'allais surveiller la cuvette, à la surface de laquelle j'avais établi des repères. La pioche retentit pendant des heures interminables, les allées et venues se multiplièrent et, un jour, je vis avec ravissement, le niveau baisser de dix, puis de vingt, enfin de cinquante centimètres. J'allais réussir, lorsque, brusquement, je fus coincé par une fente taillée dans la roche mère. Sans explosif, mon pic ne pouvait rien contre cet obstacle nouveau. Un dernier plongeon dans le puits exigü : il s'en fallait d'un mètre au moins pour que le siphon supérieur put être désamorcé. C'était au dessus de mes forces. J'étais découragé.

Une ressource me restait cependant : suivre les conseils de Norbert Casteret et battre le massif au dessus de la grotte. Le puits des Hourquets s'avéra irrémédiablement bouché. Pendant quelque temps le gouffre de Siülot se plut à entretenir mes illusions forcenées. Il souffle : bon signe. Après une descente verticale de huit mètres, il débouche sur une galerie : donc il continue. Avançons. Une étroiture. Bagatelle ! Quelques coups de pioche dans l'argile, un peu de ramping et je suis de l'autre côté. Malheureusement un goulet concrétionné m'arrête. Lanoé, alerté, gagne un mètre sur moi et constate qu'au delà, ça s'élargit. Mais il ne peut forcer le boyau parce qu'il a quelques centimètres de tour de taille en trop. Bruneton passe enfin l'invraisemblable chatière, découvre une salle, de nouveaux trous où s'écoule un courant d'air frais.

« On ne peut pas s'y insinuer, me crie-t-il, et on ne peut pas agrandir. C'est partout du rocher. »

Reste la Bouchère, à cinquante mètres de là. Pas une tanière de blaireau en vue. Un seul indice, encore est-il bien vague : la rigole fossile d'un ancien lit de ruisseau. Pendant que j'ahane vainement à

Siülot, Aymard et Blancart piochent avec ardeur et dégagent l'entrée d'un puits. Serait-ce enfin la récompense de notre obstination. Nenni ! Un resserrement des lèvres de l'aven barre le passage, et plus bas le vide se poursuit, spacieux, magnifique, tentateur, vers l'Oelh de l'Arriü, peut-être.

Je ne le saurai sans doute jamais, parce que je ne suis pas armé comme il serait nécessaire de l'être. Si j'avais des explosifs. Un secret, deux ou trois peut-être, seraient dévoilés. Pour le moment je suis vaincu, mais le souvenir des victoires passées mesoutient. Puisse la terre rester trois ans sans pluie et sans rosée, comme cela arriva, et alors... Je m'arrête. J'espère qu'aucun paysan n'a entendu mon souhait sacrilège.

Bibliographie

1947 a vu sortir la cinquième édition du Guide « Les Pyrénées Centrales » plus communément désigné sous le nom de « Guide Ledormeur ». Décrivant les courses dans les Pyrénées, du Val d'Aran à la Vallée d'Aspe, il apporte de précieuses et nombreuses modifications et améliorations sur les précédentes éditions. Ce volume de 400 pages, cartonné, dos en toile, est assez peu encombrant (0.18 x 0.12) pour tenir facilement dans une poche ordinaire. Il relate 580 ascensions dont 60 nouvelles ; 90 excursions suivies une ou plusieurs fois par l'auteur et contrôlées sur place, ainsi d'ailleurs que les 60 cartes-itinéraires, dont 11 jusqu'ici inédites. Le prix de vente est fixé à 230 francs franco. Par ailleurs, la carte d'ensemble au 1/80.000^e dressée par Georges Ledormeur, correspond aux excursions du Guide (1).

**

S'il est un homme pour qui les années et même les dizaines d'années ne sont autre chose qu'une perpétuelle conquête de soi, une continuelle affirmation du caractère et aussi de foi montagnarde, c'est le cas

(1) Lalonguière, éditeur. — Librairie 27, rue Maréchal-Joffre, Tarbes, et dans les principales Librairies pyrénéennes

**AMBIANCE
& CHOIX**

à la

Librairie Richard

OSETE, Gérant
— Membre du C. A. F. —

20, RUE LAFAYETTE

TOULOUSE

Tous les livres sur la Montagne